

grâce à l'écrivain, est appelée à faire changer les lois » (p. 367-368). Dans ce dispositif général, l'originalité de Victor Hugo est « son refus, singulier, de penser la justice en termes de pouvoir » (p. 368) pour lui préférer « l'influence » (p. 370). De là l'élaboration d'un éthos particulier en lequel il fonde la légitimité de sa parole et un rapport renouvelé à la vérité : ni celui, surplombant, du juge ; ni celui, possiblement mensonger, de l'avocat, mais celui du témoin. Car le témoin se trouve parmi les hommes, les accusés et les victimes.

Passionnant de bout en bout, absolument limpide, ce livre met en relief la puissance et la complexité de la pensée hugolienne de la justice, et son actualité.

Marion Mas

Antoine Schwartz, *Le Libéralisme caméléon. Les libéraux sous le Second Empire*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022, 446 p.

Version remaniée d'une thèse de doctorat en sciences politiques soutenue en 2011 à l'Université Paris Nanterre, l'ouvrage d'Antoine Schwartz propose une étude renouvelée de l'histoire des libéraux sous le Second Empire. D'un point de vue méthodologique, l'auteur prend ses distances à l'égard de l'histoire des idées classique, coupable selon lui de ne porter qu'une attention trop faible au contexte dans lequel les idées sont formulées et dès lors prompt à présenter des idéologies intemporelles. Face à cet écueil, il propose une approche qu'il qualifie de « réaliste », dont l'objectif est d'étudier, davantage qu'une doctrine – le libéralisme –, un groupe d'hommes qui s'en réclame – les libéraux.

Ces derniers sont définis à la fois par leurs idées – acceptation de l'héritage de 1789, mais condamnation des « excès » de la Révolution – et par leur sociologie. Ils forment une fraction de la classe dirigeante dont la carrière politique a été brutalement stoppée par l'avènement du Second Empire. Certains d'entre eux ont été victimes du coup d'État (comme Thiers, Rémusat et Berryer, qui sont arrêtés le

2 décembre) tandis que d'autres l'ont initialement accepté, notamment parce qu'il paraissait éloigner définitivement le spectre d'une révolution (Montalembert, par exemple). Dans ce second cas, l'éloignement vis-à-vis du régime se produit généralement au cours de l'année 1852, en réaction à diverses mesures du pouvoir, comme la confiscation des biens des Orléans, vue comme une atteinte au droit de propriété. Les libéraux sont dès lors analysés par l'auteur avant tout comme un groupe social qui a basculé dans l'opposition entre 1851 et 1852 et qui cherche durant les décennies 1850 et 1860 à retrouver les positions de pouvoir qu'il a perdues.

L'ouvrage est organisé autour de trois parties composées chacune de deux chapitres. La première, intitulée « Le parti libéral sous l'Empire autoritaire », présente la situation de l'opposition libérale durant les années 1850. Un premier chapitre, consacré aux publicistes libéraux et à leur place dans la vie intellectuelle de l'époque, s'intéresse aux espaces investis par les libéraux pour compenser leur exclusion des sphères du pouvoir politique. Depuis l'Institut, dont les membres s'élisent par cooptation, mais aussi depuis les journaux qui ont échappé à la répression du régime – en particulier le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes* –, les libéraux mènent une opposition feutrée, qui ne s'attaque au pouvoir que de manière prudente, en recourant à des jeux d'allusions ou de doubles sens. Tout à fait représentative de ce groupe est la figure de Prévost-Paradol, qui rejoint en 1857 le *Journal des Débats* et se fait élire à l'Académie en 1865, à l'âge de 35 ans. Le deuxième chapitre étudie quant à lui « la formation d'une opposition « libérale » ». Celle-ci mêle des représentants de ce que les bonapartistes appellent non sans mépris les « anciens partis » : certains légitimistes comme Berryer, des orléanistes et des républicains modérés. Ces hommes constituent progressivement une opposition constitutionnelle, qui accepte de jouer le jeu des institutions (les députés élus se soumettent à l'obligation du serment) et entend faire évoluer le régime de l'intérieur dans un sens libéral. Au début de la décennie 1860, cette opposition prend une importance nouvelle en raison du contexte politique, marqué par l'émergence de trois questions

qui divisent fortement les milieux dirigeants et conduisent notamment certains notables à remettre en cause la politique personnelle de Napoléon III : la question du pouvoir temporel du pape, celle du libre-échange et celle du contrôle des finances publiques.

La deuxième partie, intitulée « Le parti libéral et la démocratie », constitue le cœur de l'ouvrage. Le chapitre 3 étudie la formation de l'« union libérale », qui rassemble à l'occasion des élections législatives républicains modérés et monarchistes libéraux, souvent issus des mêmes milieux sociaux, dans une opposition à l'Empire au nom des libertés. Cette coalition est permise par une nouvelle conjoncture politique qui conduit notamment à l'affaiblissement des divisions entre les « anciens partis » alors que s'affirme au contraire de plus en plus fortement le clivage gouvernement/opposition. La disparition de la menace révolutionnaire permet à cette époque de replacer la revendication des libertés au cœur du jeu politique, tandis que la question du régime (monarchie ou république ?) devient secondaire par rapport à celle du mode de gouvernement, c'est-à-dire du parlementarisme. Même si elle suscite des réticences indéniées, notamment chez les républicains, la stratégie d'union libérale connaît un prodrome lors des élections de 1857, à l'occasion desquelles les journaux républicains et le *Journal des Débats* s'accordent sur une liste de candidats communs à Paris, mais c'est surtout à l'occasion des élections de 1863 qu'elle est concrétisée. Ses résultats sont cependant limités : si les républicains remportent des succès importants dans les villes, aucune des grandes notabilités du parti libéral ne parvient à se faire élire, à l'exception de Thiers et de Berryer. Le chapitre 4 s'intéresse quant à lui à la manière dont la démocratie, jusque-là largement considérée comme une menace pour l'ordre social, est à cette époque l'objet de réévaluation de la part des auteurs libéraux : le suffrage universel, notamment, commence à être pensé comme un possible instrument de conservation sociale.

Enfin, la troisième et dernière partie est intitulée « Le parti libéral rallié à l'Empire ». Elle étudie d'abord la fragilisation de l'union libérale à la fin des années 1860, causée notamment par le réveil de la question sociale et par

la libéralisation du régime (lois sur la presse et sur les réunions), qui permet l'émergence d'une opposition républicaine radicale incarnée par des hommes comme Gambetta et Ferry. Alors que l'avenir du régime paraît incertain, la crainte d'un retour du danger révolutionnaire est un des facteurs qui facilitent le ralliement des libéraux à l'Empire, d'autant plus que, depuis 1860, sans jamais concéder le régime parlementaire, Napoléon III a entamé une libéralisation du régime. L'union libérale cède alors la place au « tiers-parti », qui mêle l'ancienne opposition libérale à des partisans du régime favorable à une évolution des institutions. L'avènement du ministère du 2 janvier, dominé par la figure d'Émile Ollivier – un républicain libéral rallié –, marque l'aboutissement de ce processus, qui ne produit cependant que des résultats éphémères en raison du déclenchement de la guerre.

Écrit dans une langue claire et précise, l'ouvrage propose une analyse fine et nuancée des positionnements successifs de l'opposition libérale, dont il souligne l'importante diversité idéologique, particulièrement importante sur des questions comme le rapport à la religion ou la politique commerciale. Dans sa conclusion, l'auteur signale parmi les pistes de recherches qu'il resterait à explorer celle des circulations internationales des idées libérales. Là se trouve en effet sans doute l'une des principales limites de l'ouvrage. Certes, le modèle anglais est régulièrement évoqué, mais sans que les modalités concrètes des échanges entre les deux rives de la Manche soient vraiment analysées. Au-delà de l'Angleterre, il aurait également été bon de s'intéresser au rapport des libéraux français à d'autres pays, à commencer par les États-Unis ou encore la Belgique, dont on sait à quel point elle a représenté un modèle pour les catholiques libéraux de l'époque.

On regrettera par ailleurs quelques imprécisions ainsi que quelques erreurs factuelles (par exemple p. 137, lorsque Richard Cobden, le négociateur du traité de libre-échange entre la France et le Royaume-Uni, est présenté comme un « ministre » anglais). Surtout, le propos aurait sans doute gagné à être densifié, notamment par la réduction du nombre et de la taille des citations et par la suppression de certaines redites. Ces quelques remarques ne doivent

cependant pas conduire à sous-estimer l'intérêt de l'ouvrage. Celui-ci constitue en effet une contribution importante au renouvellement que connaît l'histoire politique du Second Empire depuis vingt-cinq ans.

Arthur Hérisson

Marie-Agathe Tilliette, *Figures de marginaux dans le roman historique européen (1814-1836)*, Paris, Classiques Garnier, 2023, 692 p.

Marie-Agathe Tilliette s'intéresse au roman historique des lendemains de l'aventure napoléonienne jusqu'à l'avènement de la société commerciale libérale. 1814 coïncide avec la publication de *Waverley* et 1836 correspond à la publication de *L'Assedio di Firenze* par Guerrazzi. La première borne s'impose par le succès inouï de Scott. Le *terminus ad quem* s'explique par le déclin du genre que l'autrice situe autour de 1840.

Le corpus est composé d'un grand nombre de romans de Scott, de *Walladmor* d'Alexis, de *Der Aufruhr in den Cevennen* de Tieck, d'*Il Castello di Trezzo*, de Bazzoni. *Les Fiancés* de Manzoni et *Notre Dame de Paris* de Victor Hugo se retrouvent aux côtés des romans frénétiques de Dinocourt et de Lacroix, sans compter d'autres auteurs secondaires. L'ensemble est impressionnant, ne serait-ce que par la difficulté qu'il y avait à rassembler et à sélectionner certaines œuvres moins connues.

En effet, la production de romans historiques a été immense. La vogue a aussi touché des aires linguistiques qui ne sont pas étudiées ici. Autre difficulté, le genre s'est montré d'emblée assez poreux. Ce point touche aux principes de sélection de l'ouvrage. Marie-Agathe Tilliette fait confiance à Lukács selon lequel, le genre « évoluerait ensuite vers le roman réaliste ». Dans la grande marche vers le réalisme, le roman social aurait ainsi tué le père. Or l'action du troisième roman de Scott, *The Antiquary* (1816) se situe dans les années 1790, tandis que le deuxième roman de la série, *Guy Mannering* (1815) qui introduit le groupe des gitans, se déroule principalement dans l'Écosse des années 1780. Il décrit des groupes et des mœurs qui appar-

tiennent à la mémoire partagée d'une partie de son lectorat. Les implications politiques et sociologiques des groupes marginaux et des individus marginalisés ne sauraient être les mêmes selon que l'action renvoie à un passé proche ou à un passé lointain. Dans le premier cas, les populations marginalisées apparaissent fréquemment comme des aberrations historiques promises à être emportées par la modernité : c'est le cas d'Eddie Ochiltree, le mendiant dans *The Antiquary*, du chansonnier itinérant Wandering Willie dans *Redgauntlet*, des Gitans et même des Highlanders dans *Waverley, ou l'Écosse il y a soixante ans*. Dans le second cas, ils ont souvent une fonction pittoresque, quand ils n'invitent pas à des jeux de transpositions historiques plus subtils, à l'instar des serfs dans *Ivanhoe*. C'est pour cette raison qu'en plus des tableaux récapitulatifs en annexe, où les groupes sont classés par fonction et par statut, il aurait été judicieux d'indiquer dans l'introduction les périodes dépeintes dans les romans.

L'ampleur du corpus justifie le *distant reading*, même si un noyau d'une dizaine de romans scottiens constitue le cœur de l'étude et conditionne souvent les catégories au travers desquelles les autres romans sont examinés. Marie-Agathe Tilliette affectionne les typologies : typologie des groupes, des genres, des langues employées. Lukács est sa référence. Elle aime classer et trier et s'affirme comme la digne héritière de la critique des années 1970. Le schéma actanciel est d'ailleurs convoqué et ces grilles de lecture sont complétées par un peu de psychanalyse. Une des difficultés rencontrées est que la marginalité dépend souvent du point de vue. Wandering Willie est tantôt un barde ossianique, un trouvère dans la lignée de Blondel de Nesle, tantôt un simple musicien vagabond au statut dégradé. À ce titre, on regrettera que l'ouvrage ne mette pas en avant la distance amusée de Scott, de Hugo ou de Manzoni par rapport aux types qu'ils créent. Les marginaux, et plus généralement le peuple, donnent souvent lieu à une forme de connivence. Ochiltree se moque de l'antiquaire Oldbuck qui n'est qu'une image que Scott donne de lui-même. Le rire et le clin d'œil participent à la force subversive de la marge. Les remarques narquoises sont un des modes d'expression favoris du subalterne,